
Bidault, Marie-Françoise (dir.) — “Porque sou feito de todas as coisas”

Lucie Campos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14302>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.14302
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 23 novembre 2011
Pagination : 997-999
ISBN : 978-2-7132-2299-3
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Lucie Campos, « bidault, Marie-Françoise (dir.) — “Porque sou feito de todas as coisas” », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 204 | 2011, mis en ligne le 16 décembre 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14302> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14302>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Bidault, Marie-Françoise (dir.) — “Porque sou feito de todas as coisas”

Lucie Campos

RÉFÉRENCE

BIDAULT, Marie-Françoise (dir.) — « “Porque sou feito de todas as coisas”. Autour de Mia Couto », *Études littéraires Africaines*, 25, 2008, 119 p.

- 1 Parmi les grands écrivains de l’Afrique lusophone, l’auteur mozambicain Mia Couto bénéficie aujourd’hui d’une reconnaissance croissante, dont témoignent de nombreux prix et distinctions reçus en Afrique comme ailleurs, comme le prix Vergílio Ferreira (Portugal), ou le prix de l’Union latine pour les littératures romanes (Rome). Hors du monde lusophone, c’est surtout la sortie de son premier roman, *Terra Sonâmbula*, en 1992, qui a marqué son entrée sur la scène littéraire internationale : reconnu au Zimbabwe comme l’un des douze meilleurs romans africains du vingtième siècle, celui-ci a aussi été l’occasion d’une première traduction en français¹, parue en 1994 et qui a rapidement essaimé². Une décennie plus tard, ce petit dossier d’articles et d’entretiens réunis par Marie-Françoise Bidault, sous le titre *Autour de Mia Couto*³, apporte une contribution bienvenue à un paysage critique encore relativement vierge.
- 2 Le recueil traite des aspects poétiques, linguistiques, romanesques, et historiques de l’œuvre de Couto, tout en le replaçant dans un contexte mozambicain actuel, et en décrivant précisément sa réception comparée en Afrique et hors d’Afrique. Les articles critiques sont complétés par deux entretiens, avec le metteur en scène français Jean-Paul Delore et l’écrivain mozambicain Virgílio de Lemos, ainsi que par une synthèse bibliographique. Sont ainsi abordées la plupart des œuvres principales de Couto, ses poèmes à travers le recueil *Raiz de Orvalho* (1983), les nouvelles et textes courts de *Vozes anoitecidas* (1986) et *Cada Homem é uma Raça* (1990), et les romans *Terra sonâmbula*, *A varanda do Frangipani* (1996) et *Vinte e Zinco* (1999) (mais non cependant les textes plus récents de l’auteur).

- 3 Né en 1955 (à Beira), à une génération d'écart des intellectuels et hommes politiques qui ont milité pour l'indépendance, Mia Couto choisit dès ses premiers textes des années 1980 de se détacher du contexte très politisé de l'époque pour développer un lyrisme plus personnel, à travers lequel les influences littéraires (Eugénio de Andrade, João Cabral de Melo Neto, ou René Char) et un sens de la séparation des époques et du renouveau nécessaire de l'écriture poétique sont plus perceptibles que la cause révolutionnaire. Son premier recueil, *Raiz de Orvalho*, analysé ici par Celina Martins, ne s'écarte pas pour autant du sujet de la dépossession coloniale et des traumatismes identitaires de l'époque de l'indépendance ; mais c'est avec les « fusils de l'imagination » (« *os fuzis da imaginação* ») que le travail poétique s'affirme, et avec le « désir d'un commencement infiniment repris » (« *o desejo de um princípio infinitamente retomado* »), parce que l'époque « meurt d'être hier » (« *porque o tempo em que vivo morre de ser ontem* ») et qu'il faut s'affranchir de « la cérémonie des paroles mortes » (« *a cerimónia das palavras mortas* »). Il s'agit donc pour le poète d'inventer le souffle vital de ce temps nouveau, et de trouver, contre la destruction (« *o decepar das raízes profundas* »), un « autre battement des mots » (« *outro pulsar das palavras* »), associé à la poésie de la nature, au thème de la renaissance et à celui de l'innocence à recréer (« *a secreta voz da infância* »).
- 4 Cette exploration se poursuit dans toute l'œuvre de Couto, et principalement à travers un travail de la langue, conduisant à l'invention d'une « sémantique mozambicaine de résistance » décrite ici par Richard Charbonneau et Albino Chavale. Sujet lyrique, Couto se décrit comme un être de langage au sein duquel viennent se greffer les paroles d'autrui, un « nous » dépossédé qui en attendant d'être un moi réinvente la langue, parce qu'il est « fait de toutes choses » (« *porque sou feito de todas as coisas* »). Figure publique, il déclare en entretien « écrire par goût de déranger la langue » (« *eu escrevou porque gosto de desarrumar a lingua* »). Prenant comme matériau de départ les contes et le langage populaires des campagnes mozambicaines, il forge des mots nouveaux, par dérivation ou métissage, travaillant tantôt à une réappropriation de la langue portugaise, tantôt à la distanciation comique — pratiquant ainsi comme d'autres auteurs des pays lusophones, au Brésil, en Angola ou au Cap-Vert, un travail passionnant d'innovation linguistique et poétique.
- 5 Les deux romans *Vinte e Zinco* et *Terra sonâmbula*, commentés par Bárbara Dos Santos et Joachim Michael, révèlent un romancier attaché à une réflexion littéraire et postcoloniale sur une histoire à réécrire, celle du monde lusophone à l'époque de la fin du salazarisme et des indépendances, ou celle, plus récente, des guerres civiles africaines. *Vinte e Zinco*, détournement romanesque du « vinte e cinco » d'avril 1974, se base sur la description d'une réalité mozambicaine urbaine située quelques mois avant la révolution des œillets, proposant ainsi une « provincialisation » en acte de l'histoire portugaise, preuve que « la fenêtre de la parole peut montrer d'autres mondes » (« *afinal a janela que a palavra abre pode mostrar outros mundos* »). *Terra sonâmbula*, écrit pendant la « Guerre de seize ans » qui a succédé à l'indépendance du Mozambique, présente une vision poétique et sombre d'une histoire nationale arrêtée par la barbarie : non pas à travers la description de la guerre elle-même, mais par le truchement de personnages en sursis qui errent dans un monde en ruines, où les unités traditionnelles se délabrent et se fragmentent. L'image d'une terre qui agonise, associée à la figure littéraire de la « guerre fantôme » (« *guerra-fantasma* »), dans laquelle les vivants comme les morts deviennent somnambules, absents et présents à la fois, hors

d’eux-mêmes comme le pays est hors de lui, permettent ainsi de développer l’idée d’un temps arrêté, sans avenir, celui de la violence historique qui « empoisonne le ventre du temps », engendrant « des monstres au lieu de l’espérance » (« *Foi por isso que fizeram esta guerra, para envenenar o ventre do tempo, para que o presente parisse monstros no lugar da esperança* »).

- 6 En dépit d’une réception parfois ambiguë au Mozambique même (décrite par Fátima Mendonça) et de critiques qui disent plus sur les paradoxes de l’identité postcoloniale que sur la qualité de son œuvre, le dossier réussit à convaincre que la poésie, la subtilité linguistique, l’inventivité littéraire qui caractérisent l’œuvre de Mia Couto semblent devoir marquer sa place parmi les grands écrivains africains, aux côtés de figures telles que Chinua Achebe, Ngugi wa Thiong’o, ou J. M. Coetzee.

NOTES

1. *Terre Somnambule (Terra Sonâmbula)*, tr. fr. Maryvonne Lapouge-Pettorelli, Paris, Albin Michel (« Les grandes traductions »), 1994.

2. Suivie de *Les Baleines de Quissico* (nouvelles extraites de *Vozes Anoitecidas, Cada Homem é uma raça et Cronicando*) en 1996, *La véranda au frangipanier (A veranda do Frangipani)* en 2000, *Chronique des jours de cendre (Vinte e Zinco)* en 2003, *Le chat et le noir (O Gato e o Escuro)*, également en 2003, *Tombe, tombe au fond de l’eau (Mar me quer)* en 2005, et enfin, plus récemment, *Un fleuve appelé temps, une maison appelée terre*, 2008.

3. Il s’agit du troisième dossier consacré à un écrivain africain (après des numéros sur Ken Saro-Wiva, n° 13 en 2002 et Wole Soyinka, n° 22 en 2007) par la revue de l’Association pour l’étude des littératures africaines (APELA).